

Pierre Rabhi

et Claire Eggermont

L'enfant du désert



FOLIO ★
JUNIOR

GALLIMARD JEUNESSE

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

www.gallimard-jeunesse.fr

© Éditions Plume de carotte, 2017, pour le texte et les illustrations

Textes : Pierre Rabhi et Claire Eggermont

Illustrations : Marc N'Guessan

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2019, pour la préface de J. M. G. Le Clézio

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2019, pour la présente édition

Pierre Rabhi

et Claire Eggermont

L'enfant du désert

Illustré par
Marc N'Guessan

Préface de
J.M.G. Le Clézio

GALLIMARD JEUNESSE

Préface

Pour vous, qui allez découvrir dans ce livre cet homme merveilleux, j'ai envie de raconter une histoire vraie dans laquelle il est question d'un peuple amérindien, les Waunana qui vivent assez isolés dans la forêt de pluie du Darien, au Panama.

Mais auparavant, je voudrais vous dire pourquoi Pierre Rabhi a quelque chose en commun avec ce peuple.

Né en Algérie, dans le Sud saharien, Pierre Rabhi est aujourd'hui considéré comme un des héros de la contestation non violente et de l'écologie par tous ceux qui se sentent concernés par la menace de la société industrielle sur notre monde fragile. Depuis de nombreuses années, il est devenu un simple paysan en Ardèche, une région de France au climat âpre qui a dû lui rappeler son pays natal, où avec sa femme Michèle et ses enfants il cultive la terre à la manière traditionnelle, sans utiliser de pesticides ni d'engrais chimiques, et avec un minimum d'eau. Comme vous allez l'apprendre en lisant ces pages, Pierre Rabhi n'a pas toujours vécu cette vie rustique. Obligé par la condition de ses parents de venir travailler en France, il a d'abord été un ouvrier comme beaucoup d'autres, dans la précarité et l'insatisfaction. Puis il a décidé de changer, et de retourner à une vie meilleure.

Mais ce n'est pas pour cela que je voudrais vous parler des Indiens d'Amérique. Pierre Rabhi est un homme du désert, et ce qu'il a appris dans son enfance a été la grande leçon de sa vie : qu'il faut ménager la nature, et s'entendre avec elle, même si elle est parcimonieuse, plutôt que de chercher à la dominer par les artifices de la vie moderne. Cette leçon, les enfants qui naissent dans les régions pauvres de la planète la connaissent bien. Les Inuits du Grand Nord, les Touaregs du Sahara, les Amérindiens des hautes montagnes de Bolivie et de la forêt amazonienne sont élevés à cette même école de l'économie et de la protection de la nature. Ils savent bien que notre terre n'est pas inépuisable, et que nous n'en sommes pas les propriétaires, mais seulement les locataires (parfois turbulents). Ces leçons, Pierre Rabhi les a mises en pratique dans sa vie, non seulement dans sa petite ferme de Montchamp, mais aussi à travers le monde, particulièrement au Burkina Faso en rencontrant les agriculteurs et en leur proposant une alternative à la culture intensive qui n'enrichit que les entreprises multinationales et appauvrit les terres.

Dans ses livres et ses entretiens, Pierre Rabhi raconte souvent la même légende, d'origine amérindienne, celle du petit colibri (appelé aussi oiseau-mouche parce qu'il n'est guère plus grand qu'un insecte) qui cherchait à éteindre l'incendie de la forêt en apportant dans son bec quelques gouttes d'eau. Cela peut paraître dérisoire : quelques gouttes pour éteindre un incendie ! Mais si chaque oiseau de la forêt, et chaque habitant fait de même, les gouttes d'eau deviendront un cours puissant capable d'éteindre le feu.

Je n'ai jamais vu cet oiseau en action contre l'incendie. Mais lorsque je vivais dans la forêt du Darien, au Panama, j'ai été témoin d'une scène qui m'a ému.

Dans une clairière, des hommes, des femmes, des enfants, vêtus de blanc, dansaient et chantaient autour d'une pirogue en bois de balsa (le bois de balsa est très blanc et très léger). Lorsque j'ai demandé la raison de cette cérémonie, les Waunana m'ont donné cette réponse : « Nous dansons, nous chantons pour demander à Dieu (dans la langue waunana Dieu s'appelle Hewandam, comme pour les juifs on dit Jehova, et pour les musulmans Allah) de pardonner aux humains leurs erreurs, et d'empêcher le déluge. » Les Amérindiens sont comme le colibri de Pierre Rabhi. Ils sont petits par le nombre, et ils n'ont pas la puissance technologique des grands peuples de notre époque. Mais ils ne sont pas découragés, et ils gardent confiance dans leur danse et leur chant pour que la terre entière survive. Pierre Rabhi, l'homme du désert, est semblable à eux, et semblable au colibri, et c'est pourquoi nous avons beaucoup à apprendre en le lisant, en l'écoutant.

J'ai eu la chance de rencontrer Pierre Rabhi il y a quelques années. C'est un homme qui exprime ses convictions par tout son être, par son visage buriné et par ses mains calleuses. Dans son regard il y a toujours la même assurance malicieuse qui lui a permis de réaliser son projet écologique en dépit des difficultés économiques et du scepticisme. Peut-être un jour serez-vous, amis lecteurs, tentés de vous joindre par l'action à cette aventure, et de devenir, vous aussi, des « enfants du désert ».

J. M. G. Le Clézio

Chapitre 1

Une oasis au Sahara

Le désert s'étendait à perte de vue tout autour de l'oasis de Kenadsa. Rabah était né ici, dans cet îlot de verdure que la puissance de la vie et le travail des hommes avaient fait apparaître au milieu d'un océan de sable.

Il aimait son village et ses basses maisons de briques de terre crue dont les minuscules fenêtres préservaient les foyers de l'impitoyable soleil et des regards indiscrets. Seul le grand minaret se distinguait par sa verticalité et sa blancheur ; la vie était organisée autour de lui, rythmée par le chant du muezzin qui, cinq fois par jour, appelait les habitants à la prière. Tous, jardiniers, boulangers, cuisinières, cordonniers et autres artisans cessaient alors leurs activités pour se recueillir dans l'éternel silence.



Dans le foyer de Rabah vivaient ses parents, ses cinq frères et sa grand-mère. Certains disaient que celle-ci avait plus de cent ans ! Les doyennes avaient pris soin de leurs enfants ; maintenant, c'était à leurs enfants de prendre soin d'elles. Chacun trouvait sa place au sein de cette grande famille pour qui l'entraide et la chaleur humaine étaient les principales richesses. Ils partageaient les repas en cercle, autour du même plat, assis sur des peaux de mouton couvrant la terre battue.

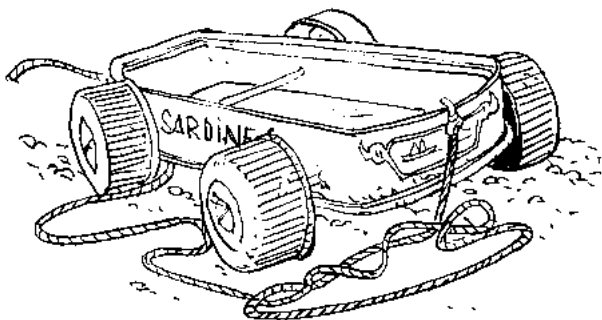
Durant la saison la plus chaude, ils dormaient côte à côte sur la terrasse, dépliant leurs nattes à même le sol. Le village leur paraissait suspendu entre deux infinis ; le ciel était leur toit, leur espace était sans limites...

Le père de Rabah était forgeron, poète et musicien. Avec le feu, en faisant chanter l'enclume, il était capable de modeler les métaux et de fabriquer de nombreux outils utiles à la vie quotidienne. Après le repas du soir, il se retirait dans sa chambre et la douce musique de son luth berçait alors la maisonnée. Sa mère, quant à elle, s'affairait avec les autres femmes aux tâches nécessaires à la satisfaction des besoins quotidiens de la famille : cultiver les céréales, aller chercher bouses et ramures sèches pour le feu, moudre le grain, coudre et laver les vêtements, préparer les repas dans le chaudron de cuivre d'où émanait une délicieuse odeur d'épices. Parfois, pendant les fêtes

du village, animée par les tambours et les chants, la maman de Rabah quittait tout ce qui la retenait ici-bas, s'envolait dans la danse, se laissait gagner par la transe et voyageait dans le monde des esprits.

Quand ils n'aidaient pas leurs parents ou que la chaleur ne les contraignait pas à l'immobilité, Rabah et les autres enfants arpentaient le dédale de ruelles de l'oasis à la recherche de petites trouvailles pour en faire de « fabuleux » jouets. Par la magie de leur imagination, une boîte de sardines bricolée avec quatre rondelles de bouchon devenait une petite voiture ; un vieux fil de fer tordu en forme de guidon faisait un vélo que tous se disputaient.

Chaque année, l'espoir de la pluie était interminable. La terre se craquelait de sécheresse, les récoltes diminuaient, les animaux maigrissaient. Dans ces moments où la vie et la mort se côtoyaient de près, jeunes et anciens invoquaient la clémence de Dieu. Quand enfin les premières gouttes se mettaient à tomber, d'un bout à l'autre du village, on pouvait entendre des cris de joie : « La pluie ! La pluie ! » Alors, le clan tout entier se rassemblait pour manifester son bonheur, sautant, tapant des mains, faisant résonner des tambours. Tous se laissaient tremper avec un immense plaisir par cette eau bénie, qui allait reverdir les jardins, remplir les puits et rafraîchir les cœurs.



De temps en temps, un vent terrible s'acharnait sur le village.

Il soulevait des bourrasques de sable qui pénétrait dans les maisons et fouettait le visage de ceux qui osaient s'aventurer au-dehors. Caché sous le capuchon de sa djellaba, Rabah aimait rester seul dans la palmeraie. Là, adossé contre un palmier, il se disait avoir rendez-vous avec le vent et pouvait passer de longues heures à écouter le désert en furie. Il se demandait ce qu'il pouvait bien y avoir au-delà... Seuls les nuages et les oiseaux semblaient en détenir le secret ; le berger aussi peut-être, lui qui, chaque matin, accompagnait les animaux du village en quête des quelques broussailles qui feraient leur maigre repas.

Les caravanes des nomades fascinaient le jeune Rabah. Ces hommes libres et légers, venus de partout et de nulle part, avec leurs dromadaires chargés de sacs de céréales et de tous biens à échanger,

Tiers-monde

C'est le nom donné aux pays pauvres ou dits « en voie de développement ».

Transe

Dans différentes religions, lors de cérémonies, on dit que les personnes entrent en « transe » quand leur esprit est transporté hors de leur corps, dans un état où elles peuvent voir le monde invisible et communiquer avec les esprits.

Verset

C'est un paragraphe d'un chapitre d'un texte religieux, comme la Bible ou le Coran.



L'enfant du désert

Pierre Rabhi
et Claire Eggermont

Cette édition électronique du livre

L'enfant du désert

de Pierre Rabhi et Claire Eggermont

a été réalisée le 7 mai 2019

par Melissa Luciani et Maryline Gatepaille

pour le compte des [Éditions Gallimard Jeunesse](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

achevé d'imprimer en mai 2019, en Espagne,

par l'imprimerie Novoprint

(ISBN : 978-2-07-511607-7 – Numéro d'édition : 341716).

Code sodis : U21246 – ISBN : 978-2-07-511611-4

Numéro d'édition : 341720

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949

sur les publications

destinées à la jeunesse.